riques et linguistiques, mais aussi de sens littéraire. Ainsi, pour prendre un exemple, la prosopopée du diable dans l'arène (ch. 22) devait être comparée au thème de l' « Égyptien » dans la Passion de Perpétue et Félicité, aux thèmes d'exhortation au martyre chez Tertullien, aux résultats des travaux de Doelger. Mais, d'une manière générale, l'auteur ne semble guère s'être attaché à « mettre en page » son texte dans la littérature chrétienne d'Afrique. Bref, il nous a donné une utile traduction annotée, mais non le commentaire (ni l'édition) que nous attendrons encore : avis aux jeunes patristiciens qui lisent ce compte rendu.

Jacques FONTAINE.

Éditions diverses.

Catullo, ed. G. B. PIGHI : Verona, Valdonega, 1961, 3 vol. in-4°, 143 pages, 40 planches ; 107 pages, 20 planches ; 103 pages, 20 planches.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de leur établissement, suivant un exemple typiquement italien de mécénat, les dirigeants de la Caisse d'épargne de Vérone, Vicence et Belluno ont eu l'excellente idée de demander à un de leurs doctes compatriotes, le professeur G. B. Pighi, doyen de la Faculté des lettres de Bologne, une édition critique, avec traduction et commentaire, de l'œuvre de Catulle, illustre Véronais. Un premier volume, intitulé *Prolégomènes*, après une introduction de l'auteur retraçant la longue histoire de ses études catulliennes, comprend cinq livres ; le premier, consacré à la chronologie et à la prosopographie de Catulle, situe dans son contexte la famille et l'existence du poète, donne un index chronologique de ses poésies et une liste de ses amis et relations. Le livre II examine les problèmes de graphie, la tradition manuscrite, reconstitue l'archétype, élimine divers fragments attribués à tort à Catulle. Le livre III analyse les particularités linguistiques. Suit une étude des mètres lyriques latins avant Catulle, avec une savante reconstitution de leur mélodie. Le livre IV comporte des notes exégétiques sur les notions de géographie, d'histoire et d'archéologie nécessaires pour une parfaite compréhension de l'œuvre. D'autres notes expliquent et justifient la constitution du texte latin (traductions en grec et modèles grecs, problèmes de critique textuelle). Le livre V est constitué par un remarquable commentaire de G. A. Mansuelli sur l'âge de Catulle : le moment historique, Rome, les provinces. On retiendra particulièrement les pages consacrées à la Transpadane : p. 107 sqq., problèmes politiques et administratifs, vie spirituelle et artistique, Vérone et la villa de Sirmione, le voyage de Catulle. Tous les aperçus sur le rôle de la classe équestre en Italie du Nord avant même la colonisation officielle, sur les influences grecques dans la plaine du Pô

et le phénomène si étrange des *poetae novi*, sur la signification de la villa, sont très neuves[1]. Une bibliographie complète ce chapitre.

Le deuxième volume contient le texte latin de Catulle, quelques vers de ses modèles grecs et « la barque » de J. Scaliger, le troisième la traduction, très fidèle et naturellement poétique, de ces œuvres. On louera les promoteurs d'avoir tenu à présenter un ouvrage luxueusement édité : reliure soignée, illustration abondante, variée, somptueuse : vues aériennes suggestives, nombreuses reproductions en couleurs, tout en regrettant que la diffusion d'une si belle édition ne puisse être plus large.

R. CHEVALLIER.

Marco Tullio Cicerone, I Frammenti poetici, a cura di A. TRAGLIA (Centro di studi Ciceroniani, Tutte le opere di Cicerone, vol. 18) : Verona, Mondadori, 1962, 150 pages.

Disséminés parmi les ouvrages des grammairiens et lexicographes, les poèmes de Cicéron demeuraient peu accessibles — mise à part sa traduction des *Phénomènes* d'Aratos ; le dix-huitième volume des œuvres complètes de l'orateur procuré par les soins de M. Traglia sous les auspices du Centre d'études cicéroniennes de Vérone ramène ces textes à la lumière.

Dans son introduction, l'auteur s'efforce de situer respectivement ces *membra disiecta* et de proposer une chronologie de leur composition. Le *Ponticus Glaucus*, dont seule la mention se retrouve dans Plutarque qui n'en rappelle point le sujet, et les *Alcyons* remonteraient à la prime jeunesse de l'Arpinate (p. 11), tandis que le *Nil*, l'*Homme asservi à son épouse*, le *Pré* permettraient de supposer une rédaction au cours de l'adolescence du poète, ainsi que l'élégie de nom incertain *Taliamasta*, voire *Thalia maesta* (p. 12 et 13). Une seconde classe de poèmes s'annonce avec la traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratos qui achèvent la période d'apprentissage : c'est tout d'abord (p. 16) l'éloge de *Marius*, écrit vraisemblablement l'année de son septième consulat, puis l'année où Cicéron rédige le texte des *Catilinaires* (*Ad Atticum*, II, 1, 3), les *Pronostics*, et l'épopée *De son consulat*, en trois livres. Quant à la troisième tranche, elle est représentée par les poèmes *De temporibus suis* (années 56-54) et *Ad Caesarem*, écrit en 54 (p. 19).

Les pages 30 à 53 apportent les *Testimonia Vetera*, tant grecs que latins, relatifs à la production poétique de Cicéron ; la suite de l'ouvrage en donne les fragments conservés accompagnés de leur traduction en italien, des notes sobres et précieuses achevant l'ouvrage de M. Tra-

1. L'auteur a traité en français de ces problèmes dans deux articles de la *Revue archéologique*, 1961 et 1962.

glia (p. 131-149). Encadrant les vers recueillis des *Phénomènes* et des *Pronostics* (p. 61-111), les vestiges des œuvres mineures ouvrent la série des essais en vers du futur orateur, auxquels correspondent en troisième partie ses adaptations métriques des poèmes homériques des tragiques, et enfin d'Aristophane, Épicharme et Solon, représentés par une citation chacun. L'intérêt de la publication des traductions des tragiques est double : elle apprend que, si *Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré* ainsi que les *Trachiniennes* et *Ajax* avaient tenté Cicéron, l'œuvre d'Euripide avait sa préférence avec, outre *Hippolyte*, les *Phéniciennes* et *Oreste*, les pièces aujourd'hui perdues d'*Andromède*, *Thésée*, *Cresphonte*, *Hypsipyle*, les *Moissonneurs* et deux autres de titre inconnu.

Si l'on peut demander beaucoup à un ouvrage de cette qualité, M. Traglia a répondu aux désirs des lecteurs longtemps privés de la possibilité d'étudier le problème de la traduction en latin des auteurs grecs chez l'un des plus éminents Romains ; qu'il lui soit cependant signalé que dans le type d'orthographe choisi la graphie *u* s'impose pour la notation du V consonne et que la dualité U/V se trouve exclue pour les lettres minuscules. En outre un tel travail eût pu comporter l'indication des corrections propres à son auteur, que trop de modestie a empêché de signaler son apport critique ; enfin peut-être aurait-on pu, sans grossir beaucoup le livre, indiquer à la suite de chaque extrait la référence des fragments cités aux compilateurs, comme ce fut fait d'ailleurs pour les adaptations du grec.

Ainsi présentés dans leur ensemble, les fragments conservés de Cicéron pourront aider à prononcer un jugement plus pertinent sur les dons qu'ils révèlent chez leur auteur, que quelques fautes de goût, déjà signalées par Juvénal, ne permettront plus de railler *in globo* ; n'y a-t-il pas, en effet, dans ces morceaux l'annonce de certains aspects poétiques de l'époque augustéenne?

Gabriel ROCHEFORT.

Vergili Aeneidos liber III, ed. with a Commentary by R. D. WILLIAMS : Oxford University Press, 1962, 220 pages, 21 sh.

M. Williams a déjà publié dans cette série le chant V de l'*Énéide* (IV et VI y ont été édités par R. G. Austin et Fr. Fletcher). La collection est destinée aux élèves des classes supérieures et des Universités ; sans renouveler le texte de Hirtzel dans les Oxford Classical Texts, elle ne présente qu'un apparat critique sommaire, une Introduction limitée à ce qui intéresse spécialement le chant III, mais offre aux élèves un commentaire abondant (165 pages), orienté surtout vers l'explication littéraire, poétique et stylistique, et pourvu d'un grand nombre de notes importantes, dont beaucoup représentent de véritables petites

monographies des questions rencontrées (cf. 12 sur *magnis dis*, 19 sur le myrte saignant de la sépulture de Polydore, 111 sur le culte de Cybèle, 151 sur l'interprétation de *in-somniis*, 204 sur certaines doubles leçons de Virgile, 245 sur le rythme spondaïque, 374 sur le long discours d'Helenus (cf. 389), 556 sur un sens inusité de *uox*, 621 sur le supin de sens aberrant *dictu*, 684 sur le passage le plus discuté de toute l'*Énéide*)... Type d'édition recommandable, à la fois agréable et utile à consulter.

J. Marouzeau.

Plinius, Epistulae. A critical edition by Selatie Edgar Stout (Indiana University Humanities Series, n° 49) : Indiana University Press, Bloomington, 1962, 399 pages.

Le professeur « émérite » de l'Indiana University nous procure une édition critique des dix livres des lettres de Pline le Jeune. Il me semble que je ne saurais mieux faire pour commencer que de transcrire, avec quelques compléments, les phrases essentielles de sa très riche préface de plus de trente pages. « Dans cette édition le témoignage des manuscrits pour le texte des *Epistulae* est en dernière analyse utilisé en posant que la tradition de X [dite habituellement des neuf livres] et de Y [dite des huit livres] proviennent d'une source commune W, tandis que la tradition de Z [dite des cent lettres] provient d'un ancien manuscrit, probablement du IIe siècle, qui était indépendant de X, Y et W... Si X et Y ont la même leçon, c'est celle de W ; si X et Y diffèrent et que l'un d'eux soit d'accord avec Z, la leçon de XZ ou de YZ est celle de W... L'autre leçon, puisqu'elle ne vient pas de W, n'a aucune valeur comme témoin du texte original et peut être négligée. Lorsque X, Y et Z ont chacun une leçon différente, la leçon de W est à chercher en appliquant dans la comparaison des trois variantes des arguments paléographiques et logiques [l'éditeur doit songer à la morphologie, à la syntaxe, à la stylistique et surtout aux preuves que recommandent le sens et le bon sens]. Ensuite, en partant de leçons de W et Z, on cherchera la leçon originale de la même manière... » Il y a là, on le voit, un résumé excellent d'une question qui n'est pas simple. Mais j'ajouterais qu'il n'y a dans ces règles rien de tellement révolutionnaire, et c'est pourquoi je m'étonne que M. Stout passe sous silence le texte Teubner de Mauriz Schuster (qui en est à sa troisième édition) et les remarquables travaux de son disciple R. Hanslick. Pour le livre X, l'édition est plus novatrice. M. Stout a démontré que A (édition d'Avantius, 1502) n'était pas fondé sur P (perdu), d'où vient l'édition a (Aldus Manutius, 1508) et le manuscrit I (de la Bodléienne). Donc la méthode à suivre consistera à comparer les leçons de A et de I ou a. L'édition de M. Stout se

termine et se recommande par un index analytique « sélectif », qui permettra aux maîtres (hélas ! trop rares) qui enseignent la critique des textes de choisir des exemples pertinents pour illustrer leurs conférences d'initiation.

Marcel DURRY.

Pétrone, Le festin de Trimalcion, commentaire exégétique et critique, 3e édition, par P. PERROCHAT (Publ. de la Faculté des lettres de Grenoble, t. XXVII) : Paris, Presses Universitaires, 1962, 179 pages.

Après dix ans, la deuxième édition de ce Commentaire (recensée dans cette *Revue*, t. XXX, p. 459) est déjà épuisée ; M. Perrochat en maintient l'Avant-Propos, aucun travail d'ensemble sur la *Cena* n'ayant paru depuis 1952. Des études de détail, et en particulier de son article sur *Mentalité et expressions populaires* paru dans l'*Information littéraire*, 1961, n° 2, M. Perrochat a tiré quelques corrections et compléments dont il nous fait profiter dans les notes de l'Avant-Propos et au cours du Commentaire. Il faut le remercier et le féliciter pour avoir remis à la disposition des professeurs et étudiants un texte riche en difficultés, plus riche encore d'intérêt[1].

J. MAROUZEAU.

The Halieutica ascribed to Ovid, ed. by J. A. RICHMOND (Univ. of London Classical Studies, II) : The Athlone Press, 120 pages, 42 sh.

M. Richmond nous présente une édition qui est d'une grande probité. Il ne cherche pas à résoudre le problème de l'attribution à Ovide ; il veut nous fournir les moyens de nous faire une opinion à ce sujet — et il ne saurait mieux y arriver qu'en établissant bien le texte. A vrai dire, sur les rapports du *Vindobonensis 277 s. IX* (A) et du *Parisinus 8071 s. IX/X* (B), il revient à la théorie de L. Traube (*Berl. phil. Wochenschrif.*, 1896, col. 1050) et ne voit dans B que la copie de A (tandis que Lenz penchait pour une communauté d'archétype) ; il est regrettable d'ailleurs qu'il ne cherche pas à expliquer pourquoi, à l'occasion, B présente des leçons intéressantes : faut-il en attribuer le mérite au seul copiste?

Le texte même est établi avec une prudence extrême, excessive : bien des *loci desperati* subsistent, alors que des corrections minimes, déjà apportées par Vollmer, Skutsch ou d'autres, permettent des améliorations sensibles. L'abondant commentaire est consacré surtout à discuter de ces leçons, mais tous les problèmes (sauf les problèmes esthétiques...)

1. Pourquoi faut-il qu'un tragique accident vienne de coûter la vie à notre savant ami, auteur de cette édition ! (Février 1963.)

sont envisagés, en des pages denses et solides ; en particulier les rapprochements avec les auteurs de la latinité impériale sont nombreux et intéressants.

L'ouvrage se termine par des appendices divers : sur les conjonctions (de coordination, de subordination), sur les prépositions... Un autre, sous le titre : *Imitations dans les Halieutica*, met en parallélisme le texte avec Lucrèce, Virgile — et aussi Lucain ou Sénèque : ce qui prouve que, pour le problème de l'attribution, M. Richmond a opté contre Ovide. Ce n'est pourtant pas l'appendice 3 et la confrontation avec l'index dans lequel Pline l'Ancien (32, 152-153) énumère les poissons qui apporteront un argument, car l'auteur a aussi bien pu être imité par le naturaliste que l'imiter lui-même. Sous la rubrique *Imitations mineures et parallélismes*, on trouve des rapprochements dépourvus de toute valeur : par exemple, *sine fine* en *Hal.* 65 et *Tr.* 2, 63 (et ailleurs !...) ; de même pour *nonne uides, quem texit* (mis en rapport avec *quae texit*, Manil. 1, 781 !), *dulces nidos*, etc..., toutes expressions sans intérêt stylistique spécial et qui venaient sans effort à qui voulait exprimer ces notions. Je n'en conclus pas pour autant que les *Halieutica* sont d'Ovide ; mais, là où le prudent M. Richmond s'engage, il n'apporte rien de convaincant. Son édition n'en est pas moins solide, intéressante, et le commentaire, quoique trop peu littéraire, sait ne pas se borner à la nomenclature des poissons.

H. Bardon.

Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus, in societatem operis coniuncto P. J. Jensen, edidit J. H. Waszink (*Plato Latinus*, ed. R. Klibansky, IV) : Londres, Institut Warburg, 1962, clxxxiv & 436 pages, 9 livres.

Traducteur en latin et commentateur du *Timée* de Platon, Calcidius doit avoir son nom orthographié comme on vient de le lire, sans *h* ; M. Waszink s'en explique p. xvii. La présente édition est appelée à remplacer celle de Wrobel (Leipzig, 1876), dont le texte était fondé sur un trop petit nombre de manuscrits, aux rapports mal établis (p. clxxvii-clxxviii). M. Waszink a attendu, pour publier son édition, qu'ait paru la thèse de M. J. C. M. van Winden, *Calcidius on matter. His doctrine and sources* (Leiden, 1959). C'est donc le point d'aboutissement de deux réflexions récentes qui est ici présenté. L'introduction est abondante et touche aux différents problèmes que posent le texte et son auteur.

Sur l'auteur d'abord, M. Waszink n'a pas de peine à montrer combien sont douteuses les indications des manuscrits, qui font de Calcidius un

diacre ou un archidiacre, et du destinataire de la préface, à l'instigation duquel Calcidius a entrepris on ouvrage, Ossius, l'évêque de Cordoue, qui mourut centenaire, en 357 ou 358, après avoir tenu une place importante au concile de Nicée, mais aussi souscrit à la deuxième formule de Sirmium (357), laquelle était arienne. Comment se ferait-il, si Calcidius était Espagnol et familier d'Ossius de Cordoue, qu'il n'y eût pas la moindre mention de lui, notamment dans Isidore de Séville? Même quand il parle de sujets qui ont des rapports avec ceux de Calcidius, Isidore de Séville ne paraît pas l'utiliser, comme l'a remarqué M. J. Fontaine (*Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959, p. 758-759). D'autre part, les indications des manuscrits sont d'un temps (XI^e^-XIII^e^ siècle) où ce genre d'identifications de personnages sur lesquels on ne savait rien avec d'autres du même nom, qui étaient restés connus, est fréquent. N'est-ce pas aussi à peu près l'époque où l'œuvre, déjà si vaste, d'un saint Augustin se gonfle peu à peu d'un grand nombre d'apocryphes, que des copistes découvraient anonymes, sans doute, et qu'ils attribuaient sans plus ample information au docteur de la grâce, parce qu'ils les jugeaient dignes d'intérêt? Exemple : un manuscrit du XII^e^ siècle, le Bruxellensis 10723, attribue le *De laudibus Dei* du poète Dracontius à saint Augustin, et c'est ainsi que l'œuvre traverse les siècles.

Qui est donc Calcidius? Qui est Ossius? Prudemment M. Waszink cherche une date approximative de la composition du Commentaire. Le style de la préface contribue à cette datation : il est recherché et appartient incontestablement à l'éloquence latine tardive. Cependant, il me semble qu'il n'atteint pas, et de loin, la complication qui sera celle d'un Martianus Capella, d'un Fulgence, pour ne pas parler de Fortunat. Placer Calcidius à l'époque de Macrobe, de Favonius Eulogius, paraît donc très raisonnable. Le situer en Italie, plus particulièrement dans la région de Milan ou celle de Rome qui virent à cette époque un bel essor d'un néo-platonisme, souvent chrétien, est aussi vraisemblable. Après avoir rappelé les noms de Marius Victorinus, Mallius Theodorus, Ambroise (tout le monde connaît les recherches poursuivies depuis une dizaine d'années par M. P. Courcelle sur le néo-platonisme à Milan : cf. la dernière en date de ces études, dans *Orpheus*, IX, 1962, p. 21-34), M. Waszink cite à l'appui de la candidature de Milan l'existence d'un Ossius Milanais, qui fut *comes rerum privatarum*, puis *comes sacrarum largitionum* et patrice (*P. W.*, III, 2042-2043). Il est bien vrai, d'autre part, que l'Espagne et la Gaule ne furent pas également touchées par ce développement du néo-platonisme. Le seul point sur lequel je me séparerais de M. Waszink (mais je ne prétends pas que cette remarque entame son argumentation) est ce qu'il dit de l'Afrique : « Accedit, quod

etiam in Africa doctrinae neoplatonicae studium *exiguum* fuisse videtur » (p. XVI). Ne parlons pas de saint Augustin. Mais Favonius Eulogius est rhéteur, païen ou chrétien, à Carthage ; il a composé son Commentaire du Songe de Scipion après celui de Macrobe, comme l'a démontré M. P. Courcelle (cf. *R. É. L.*, t. XXXVI, 1958, p. 211). Je n'ai pas vu cet article cité et je sais bien qu'il ne concerne pas directement Calcidius, mais, dans la même perspective, Favonius Eulogius dérive certainement de Calcidius, comme l'avait déjà indiqué F. Skutsch (*Philologus*, LXI, 1902, p. 196) : M. Waszink paraît tenir à l'idée que Favonius Eulogius et Calcidius se rattachent à une source commune. Martianus Capella, autre néo-platonicien, est Africain lui aussi ; si on discute, c'est sur la date de ses *Noces de Mercure et de Philologie* : avant (comme on l'admet habituellement) ou après la conquête vandale (comme le suggère M. P. Riché dans sa thèse, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e siècles*, Paris, 1962, p. 76, n. 149). Enfin, il y a Fulgence Planciades, quel que soit l'homme qui se cache sous ce nom. En vérité, l'existence d'un milieu néo-platonicien en Afrique, postérieur, sinon contemporain à Calcidius, est bien attestée.

Mais, en insistant sur cet aspect de la préface de M. Waszink, je ne voudrais pas laisser croire qu'elle ne contient pas autre chose ; tout au contraire : on y trouvera une analyse très précise du commentaire de Calcidius, un examen de ses sources, une description des manuscrits qui l'ont conservé, un classement de ces manuscrits, une étude des éditions antérieures. Le texte est édité avec le plus grand soin : il s'accompagne d'un minutieux apparat critique et des rapprochements antiques qu'il suggère[1]. Six index terminent le volume : index grec-latin et latin-grec des mots de la traduction de Calcicius, index des noms propres, index des mots relatifs à l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, la musique, l'optique, index des mots relatifs à la philosophie et à la médecine, index des auteurs cités. Il s'agit, comme on le voit, d'un très remarquable instrument de travail. Mais pouvait-il en être autrement de la part de M. Waszink, dont on admirait déjà le commentaire exhaustif qu'il a donné au *De anima* de Tertullien (Amsterdam, 1933)[2]?

Pierre LANGLOIS.

1. Au chap. CCXIX, à propos de l'âme-sang, on pourrait également citer l'*Entretien d'Origène avec Héraclide* (éd. J. Scherer (Coll. « Sources chrétiennes »), Paris, 1960, p. 77 sq.). On sait que l'*Entretien* a été utilisé par saint Ambroise (cf. H.-Ch. Puech et P. Hadot, *Vigiliae Christianae*, XIII, 1959, p. 204-234).

2. Je ne sais pas s'il est possible d'affirmer sans restriction (p. XIII, n. 2) que Prudence savait le grec (cf. ici même, p. 335).

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron : Freiburg im Breisgau, Herder.

— T. XXIV : *Epistula ad Ephesios*, herausgegeben von H.-J. FREDE, 1e Lieferung : 1962, XXXIX-40 pages, broschiert 20 DM.

L'éditeur particulier de cette *Épître aux Éphésiens* a déjà soutenu en 1958, à Bonn, une thèse intitulée *Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Uebersetzung des Epheserbriefes*, puis écrit un autre ouvrage en relation directe avec le présent fascicule : *Pelagius, der irische Paulustext, Sedulius Scottus*, Freiburg, 1961. Il a attiré déjà l'attention sur l'importance d'un manuscrit d'Oxford du commentaire de Pélage sur saint Paul, qui remonte à une tradition nord-italienne imprégnée de leçons de la *Vetus Latina* ; d'autre part le livre d'Armagh et Sedulius, sans avoir rien à voir avec Pélage, sont des témoins de l'ancien texte insulaire de saint Paul.

L'Introduction de quarante pages nous expose succinctement ces vues, fournit de brèves notices des très nombreux manuscrits (plusieurs palimpsestes) et insiste sur l'importance hors de pair de la tradition indirecte. L'on admet que le texte des *Épîtres* pauliniennes remonte, contrairement à ce qui est le cas de la plupart des livres bibliques, à une seule traduction latine qui fut rédigée au IIe siècle à Rome. Les principaux types de texte auxquels cette traduction initiale a donné lieu et qui sont envisagés dans le « schéma » de notre éditeur sont les suivants : **X** désigne le texte suivi par Tertullien, le plus ancien que nous puissions atteindre et très original. **K** désigne le texte de Cyprien et des apocryphes cyprianiques (seulement pour le quart environ de l'*Épître aux Éphésiens*). **D** désigne le texte des manuscrits bilingues, remontant à un archétype commun et préservé notamment par Lucifer de Cagliari. **I** désigne la plus large partie de la tradition : les plus anciens témoins sont pour nous les commentaires de Marius Victorinus et d'Ambrosiaster sur l'*Épître aux Éphésiens*. Enfin **V** désigne la base de *Vetus Latina* qui servit à la Vulgate : c'est un mélange de **DI**, mais où **I** prédomine ; l'écrivain le plus ancien pour nous, qui utilise ce texte, est Pélage.

L'on peut se demander s'il n'y a pas quelque imprudence à procéder à cette édition avant que les vues très neuves et personnelles d'H.-J. Frede aient eu le temps d'être entérinées par l'ensemble des spécialistes de la *Vetus Latina*. Des points de vue différents s'observent notamment chez H. Zimmermann, *Untersuchungen zur Geschichte der altlateinischen Ueberlieferung des II. Korintherbriefes*, Bonn, 1960. L'usager ne se réjouira pas moins d'avoir tout de suite en sa possession le monceau de références qui se sont accumulées dans les fichiers de Beuron. Cette

Épître a été constamment citée au cours des discussions contre les Manichéens, les Ariens, les Donatistes, les Pélagiens, et a servi à édifier les doctrines trinitaire, christologique, ecclésiologique. Sur le seul verset I, 4 (« Elegit nos in ipso ante constitutionem mundi... »), l'on ne nous fournit pas moins de 187 citations patristiques textuelles, et l'on nous en promet 14.000 pour l'*Épître* entière. Même si un tel amas paraissait superflu pour l'établissement du texte, il constitue pour tout historien des idées une mine de la plus haute valeur, à partir de quoi toutes sortes de recherches peuvent être envisagées.

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

J. DELORME, *Les grandes dates de l'antiquité* (Que sais-je?, nº 1013) : Paris, Presses Universitaires, 1962, 125 pages.

La collection « Que sais-je? » a déjà consacré à l'histoire de l'antiquité une quinzaine de volumes ; celui-ci était-il bien nécessaire? en tout cas il était le plus difficile à rédiger, sinon même à concevoir : comment avec des dates, donc avec des éléments disparates, chevauchant les uns sur les autres, constituer un ensemble qui fasse un livre? L'auteur nous dira : ce n'est pas un livre, c'est une table, un cadre numérique, un index chiffré, un instrument d'orientation, un système de réponses données aux questions que peuvent se poser les pratiquants de l'histoire. Soit ; mais il reste que l'ensemble n'est pas parlant, et ne saurait l'être, puisqu'il groupe artificiellement des données disparates et inaccordables. L'auteur s'en est évidemment rendu compte, puisqu'il a tout de même cherché un lien, un principe de groupement entre les éléments disloqués du réel. Sa Table des matières a dû lui coûter à établir, avec ses douze chapitres dotés chacun d'un titre explicatif : Les premiers peuples historiques (qu'est-ce qu'un peuple historique?) — L'Orient classique (l'épithète « classique » est-elle celle qu'on attend pour une période qui va du XVIIIe au XIIe siècle avant notre ère?) — Invasions et nouvelles nations (le terme d' « invasions » ne convient-il qu'à cette période?) — Un monde déchiré, 431-362 av. J.-C. (est-ce la seule époque où le monde l'ait été?). — Un monde pacifié, 29 av.-192 ap. J.-C. (la pacification est-elle la grande caractéristique de ce temps?). Je ne parle pas des rencontres non significatives dans l'intérieur de chaque période : Règne de Nabuchodonosor — Fondation de Marseille — Solon archonte — Règne d'Amasis — Vie du Bouddha — Confucius — Les Étrusques prennent Bologne... Ces heurts nous déroutent et ressemblent à une acceptation de dénier tout sens à l'histoire.